

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Le R. P. Joseph

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 265-271

© Abbaye de Saint-Maurice 2010



Le R. P. JOSEPH

Une fièvre de quelques heures vient d'emporter, à l'âge de soixante-neuf ans, l'homme infatigable et robuste qu'avaient épargné les rigueurs de la captivité prussienne, en 1870-1871, et qui n'échappa que par miracle, il y a quelques mois à peine, au poignard d'un malheureux débauché. Le R. P. Joseph est mort le 12 Février dernier, au sein de sa grande famille d'orphelins, dans cette maison de Douvaine, désormais célèbre, où il aurait voulu fêter les noces d'argent de ses

deux orphelinats. Bientôt, sans doute, la charité et le dévouement lui auront suscité un successeur : mais il n'est plus, lui qui, pendant vingt cinq années bien comptées, a été l'âme de ces deux cités d'orphelins, et longtemps encore on s'y ressentira de sa brusque disparition.

Le P. Joseph était Alsacien. Il naquit dans cette partie du H^t Rhin qui lut incorporé, après le traité de Francfort, au territoire de Belfort, et il eut le bonheur de recueillir ses premières leçons de religion sur les genoux d'une de ces femmes sincèrement chrétiennes dont l'Alsace peut s'enorgueillir et qui peuplent encore, à l'heure actuelle, le monde civilisé, de missionnaires et de soldats. Au Collège de Colmar où il fit une partie de ses études, il puisa, dans l'enseignement et l'exemple de ses maîtres, un attrait irrésistible vers la vocation sacerdotale : il devint prêtre, il se fit religieux, poussé vers les âmes qu'il a toujours aimées avec passion, et quand il sortit de son couvent, avec le consentement de ses supérieurs, il n'eut d'autre but que de consacrer sa vie à l'apostolat. Des événements, que nous ne retracerons pas ici, le conduisirent de France en Suisse, le ramenèrent en France au moment de la guerre franco-allemande, et c'est au lendemain de ces terribles événements qu'il fonda d'abord l'orphelinat de Douvaine, puis celui de St-Joseph-du-Lac, à quelques kilomètres de Genève, sur les bords de ce lac qu'il n'a plus jamais voulu quitter. Il reçut avec joie la croix de la Légion d'honneur qui lui rappelait les mois de souffrances et d'angoisses qu'il avait passés, dans les ambulances et dans les forteresses allemandes au service de son pays : il accepta, avec reconnaissance,

le prix Montyon que l'Académie lui décerna il y a deux ans, en récompense de sa vie consacrée aux orphelins et dont il faisait rejaillir tout l'honneur sur ses œuvres de prédilection : mais il refusa, à plusieurs reprises, les évêchés qui lui furent offerts et qui l'auraient arraché à ces petits enfants dont il s'était fait le père nourricier. Il était tellement épris de son œuvre et il aimait si profondément ses pauvres abandonnés qu'il leur sacrifia tout le reste : c'est pour eux qu'il voyageait, c'est pour eux qu'il prêchait, c'est pour eux qu'il quêtait.

Le P. Joseph possédait à un degré supérieur, les qualités qui font l'apôtre et le fondateur. N'est pas, qui veut, fondateur d'œuvres, alors même que ces œuvres répondent à un besoin pressant du moment, il y faut du savoir-faire, du tact, de la prudence, du courage et même de l'audace. Il les faut bien plus encore à une époque aussi agitée, aussi tourmentée que la nôtre où la multiplicité même des œuvres de toutes sortes retarde, quand elle n'empêche pas, le succès de celles qu'il importe d'établir sans retard. Des œuvres, belles entre toutes, urgentes et nécessaires, ont misérablement avorté, non pas certes, faute de ce vil métal qui est plus que jamais le nerf de la guerre (guerre à l'erreur, au vice, à la routine) mais faute d'intelligence et de dévouement. Le corps le mieux bâti n'est qu'un cadavre inerte quand il manque d'âme : et l'âme de l'apôtre comme celle du fondateur, c'est, en résumé, l'esprit de foi qu'on appelle aussi la sainteté.

Mais, pourquoi la cacher ? Il y a encore trop de gens qui se font de la sainteté une idée étroite et mesquine, et qui, mesurant les autres d'après eux-mêmes, les

regardent avec un certain dédain lorsque leur manière d'agir ne cadre pas avec celle qu'ils pratiquent eux-mêmes. Il y a, sans nul doute, un grand écart entre le chevalier sans peur et sans reproche dont nous pleurons la mort en ce moment, et ce doux François de Sales qui évangélisait le Chablais avec « moult » douceur ; mais, dans le fond, c'est le même amour du Christ, la même horreur du péché, et nous ne comprenons pas que de tels hommes, même quand ils ne parlent pas le même langage, excitent autour d'eux autant d'envieux et de critiques qui finissent par devenir, au sein même de l'unité, des adversaires et des ennemis. Le P. Joseph a connu les attaques de la médisance et de la calomnie : on lui reprochera peut être de les avoir ouvertement dénoncées comme un obstacle au bien, comme un scandale pour les faibles : mais il faudra, et maintenant, et toujours, le remercier d'avoir surmonté le dégoût et le découragement qui s'emparent des méconnus, pour continuer quand même les œuvres dont il s'était chargé. Que seraient devenues des institutions aussi fécondes en résultats que celles de Douvaine et de St-Joseph-du-Lac, si, à certaines heures où l'égoïsme parlait plus haut que le salut des âmes et l'intérêt de la société, l'homme en butte à cette tourmente avait abandonné à des caractères trop faibles le gouvernail qu'il avait pris entre ses mains ?

C'est en vain qu'on cherchait à enrayer l'apostatolat qu'il exerçait auprès des déshérités de la fortune en lui montrant des vagabonds, des parias sans reconnaissance et sans cœur là où il ne voyait, lui, que des âmes à sauver, des chrétiens à instruire et à élever. Il

restait sourd à toutes les insinuations perfides, écartait, de sa voix, devenue sévère et mordante, les importuns et les timides, et continuait à ramasser dans les rues ces épaves humaines qu'il couvrait de ses tendresses et nourrissait de son pain : et quoiqu'il fût à moitié assassiné par un de ces orphelins qu'il avait abrité, sept ans durant, sous son toit et qu'il en ressentit une profonde douleur, il recommença, à peine guéri, à mendier pour ceux qu'il appelait ses fils, ses enfants, ses chers orphelins. La mort seule a pu l'empêcher de croire à sa mission et de la continuer courageusement.

Cette mort ne met pas seulement en deuil les institutions charitables de Douvaine et de St-Joseph-du-Lac : elle éprouve tout aussi cruellement le « *Cercle de l'Espérance* » de Genève qui a déjà 27 ans d'existence et qui témoigne du zèle que le défunt déployait au service de la jeunesse catholique. Monseigneur Déruaz, le vénéré évêque de Lausanne et Genève, a daigné présider lui-même les noces d'argent de cette autre création du P. Joseph. Ce fut un jour d'allégresse qui compte parmi les plus beaux des annales catholiques de Genève et dont les témoins ont emporté le meilleur souvenir.

Cette fête fait éclater, en même temps, la vitalité de la « *Fédération catholique romande* » dont le cercle faisait partie et dont le P. Joseph était le président d'honneur. Le « Père » manqua rarement d'assister aux Assemblées Générales de la Fédération et il ne manquait jamais d'y prononcer un de ces discours qui réchauffaient les coeurs et qui pourtant révélaient bien souvent la forme de réquisitoires contre les corrupteurs de la jeunesse.

C'est dans la peinture trop réelle, hélas ! des dangers que l'irrégion et les mœurs dissolues font courir aux âmes chrétiennes, que les jeunes auditeurs du Père Joseph puisaient des raisons de lutter avec plus d'ardeur. Il y en a, sans doute, dans le nombre, qui ont oublié les conseils et les enseignements de cette voix autorisée : mais le nombre de ceux qui les ont suivis est plus grand encore et nous ne doutons pas de leur désir de les garder fidèlement. Il ne nous reste presque rien des nombreuses prédications que cet orateur apostolique a semées sur son chemin : à part les allocutions de circonstances qu'il prononçait au cours de ses voyages et qu'il a quelquefois consignées lui-même dans le bulletin mensuel de « *l'Ange de l'Orphelin* » nous ne croyons pas qu'il existe de ses sermons imprimés. Et c'est là une perte irréparable : car, s'il faut avoir entendu le P. Joseph pour se faire une idée de sa puissance oratoire, il nous serait toujours demeuré un souvenir précieux de ce verbe imagé et vibrant qui allait si souvent remuer les foules. Le livre qu'il a consacré à la « *Captivité à Ulm* » et qu'il vendit au profit de ses orphelins suffit bien pour nous initier au secret de son influence sur les âmes, mais ce n'est qu'une partie bien minime de son œuvre de prédicateur et d'apôtre.

Ce n'est pas dans un recueil de discours et de sermons que nous pouvons faire revivre l'énergique figure du grand patriote et du prêtre au cœur enflammé, qui vient de mourir. Mais ses œuvres lui survivent et lui serviront de piédestal devant la postérité. Elles le sauveront de l'oubli qui pousse trop facilement sur la tombe des pauvres mortels : il aura une place d'élite

au nombre des vaillants qui ont illustré le XIX^{me} siècle et dont les actions sont autant de professions de foi, d'espérance et de charité. Saluons donc, avec respect, celui qui a porté si loin et si haut le titre divin de « Père des Orphelins ».

L. WEINSTEFFER